

Extraits du corpus

1. Le rêve d'amour

1.1. La désillusion

N°1 : *Une vie, Maupassant*

Dans ce roman, Jeanne, qui a 17 ans, a passé cinq années dans un pensionnat, ignorée et dans l'ignorance des choses de la vie. Sa mère, la baronne, ne lui a donné aucune éducation sentimentale. Aussi, quand elle rentre chez elle, elle attend le prince charmant et rêve à l'homme de sa vie Il serait « lui » et « l'amour » les unirait dans un élan de son âme affolée. Mais, elle se marie et rien ne se passe ainsi. La nuit de noces s'avère catastrophique. Son mari, Julien, finit par la posséder violemment et s'endort en la laissant seule, offensée. Jeanne va peu à peu se rendre compte que ses rêves de bonheur n'ont plus de sens depuis qu'elle s'est mariée. L'homme espéré, rencontré, épousé en quelques semaines, n'est pas celui qu'elle attendait.

On retrouve, dans *Une vie*, le pessimisme de Maupassant, digne héritier de Schopenhauer, pour qui l'amour est illusion. Pour celui-ci, Jeanne illustre le non-sens de vouloir aimer et de se croire aimée. D'ailleurs tout le roman montre l'hypocrisie de l'amour, que ce soit à travers les tromperies de Julien avec Rosalie et Gilberte, les amours ancillaires du baron, les relations secrètes entre Adélaïde et Paul ou l'amour caché de la baronne. Jeanne va peu à peu prendre conscience que le bonheur conjugal, l'épanouissement de la maternité et la pureté des figures paternelles et maternelles ne sont eux-aussi qu'illusions. *Une vie* montre la faillite de l'amour, que ce soit l'amour conjugal, l'amour maternel ou l'amour filial.

Extraits : Chapitre 1 et Chapitre IV (fin)

« Comment serait-il ? Elle ne le savait pas au juste et ne se le demandait même pas. Il serait lui, voilà tout. Elle savait seulement qu'elle l'adorerait de toute son âme et qu'il la chérirait de toute sa force. Ils se promèneraient par les soirs pareils à celui-ci, sous la cendre lumineuse qui tombait des étoiles. Ils iraient, les mains dans les mains, serrés l'un contre l'autre, entendant battre leurs cœurs, sentant la chaleur de leurs épaules, mêlant leur amour à la simplicité suave des nuits d'été, tellement unis qu'ils pénétreraient aisément, par la seule puissance de leur tendresse, jusqu'à leurs plus secrètes pensées. Et cela continuerait indéfiniment, dans la sérénité d'une affection indescriptible. »

(...) « Alors elle songea ; elle se dit, désespérée jusqu'au fond de son âme, dans la désillusion d'une ivresse rêvée si différente, d'une chère attente détruite, d'une félicité crevée : " Voilà donc ce qu'il appelle être sa femme ; c'est cela ! c'est cela ! " Et elle resta longtemps ainsi, désolée, l'œil errant sur les tapisseries du mur, sur la vieille légende d'amour qui enveloppait sa chambre. »

Mais, comme Julien ne parlait plus, ne remuait plus, elle tourna lentement son regard vers lui, et elle s'aperçut qu'il dormait ! Il dormait, la bouche entrouverte, le visage calme ! Il dormait.

Elle ne le pouvait croire, se sentant indignée, plus outragée par ce sommeil que par sa brutalité, traitée comme la première venue. Pouvait-il dormir une nuit pareille ? Ce qui s'était passé entre eux n'avait donc pour lui rien de surprenant ? Oh ! elle eût mieux aimé être frappée, violentée encore, meurtrie de caresses odieuses jusqu'à perdre connaissance. »

1.2. La lucidité

N°2 : *Du côté de chez Swann, Proust*

Dans *Un amour de Swann*, deuxième partie de l'ouvrage *Du côté de chez Swann*, Proust se livre à une prodigieuse analyse de la passion entre Charles Swann, issu de l'aristocratie financière, habitué du Faubourg Saint-Germain à Paris, pour Odette de Crécy, demi-mondaine fréquentant la bourgeoisie conquérante. Il y expose les joies, les réjouissances et les souffrances qu'entraîne la passion amoureuse. Pour lui, rien ne justifie l'irrationnel de la passion amoureuse.

Lorsque Swann désire le devoir conjugal, il sait que ce sera la fin de sa passion pour Odette. En effet, il a la faculté d'anticiper, pour son malheur, les étapes à venir. Il reste lucide.

Extrait : *Du côté de chez Swann, Un amour de Swann (fin)*

« Mais tandis que, une heure après son réveil, il donnait des indications au coiffeur pour que sa brosse ne se dérangeât pas en wagon, il repensa à son rêve ; il revit, comme il les avait sentis tout près de lui, le teint pâle d'Odette, les joues trop maigres, les traits tirés, les yeux battus, tout ce que – au cours des tendresses successives qui avaient fait de son durable amour pour Odette un long oubli de l'image première qu'il avait reçue d'elle – il avait cessé de remarquer depuis les premiers temps de leur liaison, dans lesquels sans doute, pendant qu'il dormait, sa mémoire en avait été chercher la sensation exacte. Et avec cette muflerie intermittente qui reparaisait chez lui dès qu'il n'était plus malheureux et qui baissait du même coup le niveau de sa moralité, il s'écria en lui-même :

« Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

2. La naissance de l'amour

2.1. Le coup de foudre

N°3 : *L'Education sentimentale, Flaubert*

Dans *L'Education sentimentale*, Flaubert peint un coup de foudre, en privilégiant le seul point de vue du personnage principal, Frédéric Moreau, jeune bachelier, qui, sur le bateau le ramenant à Nogent, fait la rencontre de Mme Arnoux, épouse d'un spéculateur. On retrouve dans cette scène le caractère unique et exceptionnel du coup de foudre à travers les mots

« apparition » et « éblouissement ». D'emblée, la femme est divinisée et cette idéalisation la rend inaccessible.

Cette scène de rencontre annonce la force de cette histoire d'amour impossible, car si Mme Arnoux avoue, fort tard, à Frédéric, qu'elle partage son amour, elle ne lui cédera jamais. Elle restera pour le jeune homme un amour absolu, même si d'autres femmes vont intervenir dans son éducation sentimentale : Rosanette, Mme Dambreuse et Louise.

Extrait : Chapitre 1, 1^{ère} partie

« Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites. Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. " Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. " Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ? Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

- " Je vous remercie, monsieur. "

Leurs yeux se rencontrèrent.

- " Ma femme, es-tu prête ? " cria le sieur Arnoux, apparaissant dans le capot de l'escalier. »

2.2. La lente acclimatation mutuelle

N° 4 : La petite Fadette, George Sand

L'amour tient une place prépondérante dans l'histoire de *La petite Fadette*. Il y a cet amour puissant qui lie les deux bessons (jumeaux) (*voir Le clin d'œil N°3*), Sylvinet et Landry, puis l'amour des deux frères pour la petite Fadette. L'amour de Landry pour Fadette doit briser tous les préjugés et le mépris des villageois. Quant à celle-ci, elle a beaucoup de difficulté à passer du rang de paria à celui d'épouse. C'est finalement, le père Barbeau, père des deux

frères, qui lui permet ce passage, car il a su dépasser les médisances et les superstitions pour mener sa propre enquête et se faire sa propre idée sur la jeune fille.

Mais, l'amour de Landry pour Fadette n'est pas né d'un coup de foudre ; il s'est installé de façon progressive, comme en témoignent les extraits proposés. Landry tombe d'abord amoureux de la parole de Fadette, parole qui se déploie à l'écart de la scène sociale dont tous les deux se sont échappés. Peu à peu son amitié pour la jeune fille se transforme en un amour passionné.

Extraits : Chapitres 18, 19, 22, 24 et 28

(...) « Landry fut, je ne sais comment, ému de la manière dont la petite Fadette parlait humblement et tranquillement de sa laideur, et, se remémorant sa figure, qu'il ne voyait guère dans l'obscurité de la carrière, il lui dit, sans songer à la flatter :

– Mais, Fadette, tu n'es pas si vilaine que tu le crois, ou que tu veux bien le dire. Il y en a de bien plus déplaisantes que toi à qui l'on n'en fait pas reproche. »

(...) « Landry écoutait toujours la petite Fadette avec une grande contention d'esprit, et sans trouver à redire à aucune de ses raisons. En dernier lieu, la manière dont elle parla de son petit frère le sauteriot, lui fit un effet, comme si, tout d'un coup, il se sentait de l'amitié pour elle, et comme s'il voulait être de son parti contre tout le monde. »

(...) « – Il faut qu'elle soit charmeuse comme on le dit, bien qu'elle s'en défende, pensait-il, car pour sûr elle m'a ensorcelé hier soir, et jamais dans toute ma vie je n'ai senti pour père, mère, sœur ou frère, non pas, certes, pour la belle Madelon, et non pas même pour mon cher besson Sylvinet, un élan d'amitié pareil à celui que, pendant deux ou trois minutes, cette diablesse m'a causé. »

(...) « – Écoute, Fanchon, dit Landry, ne disputons pas sur ce que tu as dit, ou sur ce que tu n'as point dit. Je veux te consulter, toi qui es savante. Dimanche dernier, dans la carrière, j'ai pris pour toi, sans savoir comment cela m'est venu, une amitié si forte que de toute la semaine je n'ai mangé ni dormi mon sou. Je ne veux rien te cacher, parce qu'avec une fille aussi fine que toi, ça serait peine perdue. J'avoue donc que j'ai eu honte de mon amitié le lundi matin, et j'aurais voulu m'en aller bien loin pour ne plus retomber dans cette folleté. Mais lundi soir, j'y étais déjà retombé si bien, que j'ai passé le gué à la nuit, sans m'inquiéter du follet, qui aurait voulu m'empêcher de te chercher, car il était encore là, et quand il m'a fait sa méchante risée, je la lui ai rendue. Depuis lundi, tous les matins, je suis comme imbécile, parce que l'on me plaisante sur mon goût pour toi ; et, tous les soirs, je suis comme fou, parce que je sens mon goût plus fort que la mauvaise honte. »

(...) « Landry fut bientôt si épris qu'il avait mis tout à fait sous ses pieds la honte de laisser paraître son amour pour une petite fille réputée laide, mauvaise et mal élevée. S'il y mettait de la précaution, c'était à cause de son besson, dont il connaissait la jalousie et qui avait eu déjà un grand effort à faire pour accepter sans dépit l'amourette que Landry avait eue pour Madelon, amourette bien petite et bien tranquille au prix de ce qu'il sentait maintenant pour Fanchon Fadet. »

(...) « Cette fois Landry crut qu'il deviendrait tout à fait fou. Il riait, il criait et il pleurait ; et il embrassait Fanchon sur ses mains, sur sa robe ; et il l'eût embrassée sur ses pieds, si elle avait voulu le souffrir ; mais elle le releva et lui donna un vrai baiser d'amour dont il faillit mourir ; car c'était le premier qu'il eût jamais reçu d'elle, ni d'aucune autre, et, du temps qu'il en tombait comme pâmé sur le bord du chemin, elle ramassa son paquet, toute rouge et confuse qu'elle était, et se sauva en lui défendant de la suivre et en lui jurant qu'elle reviendrait. »

2.3. L'amour de cristallisation

N° 5 : *Le Rouge et le noir*, Stendhal

Le Rouge et le Noir retrace l'existence d'un jeune homme pauvre, Julien Moreau, qui se définit comme une lutte contre la société. La vie amoureuse de celui-ci, qui s'inscrit dans ce combat, est l'une des préoccupations essentielles du roman.

Mais, nous nous intéressons plus particulièrement ici à l'amour que Mathilde de la Môle éprouve pour Julien, car il illustre bien la théorie de la cristallisation, si chère à Stendhal (*voir Le saviez-vous N°2*). En effet, la passion de la jeune femme pour le jeune homme commence véritablement quand les mots « amour » et « grande passion », surgis de la mémoire des romans qu'elle a lus, s'imposent à elle pour nommer l'intérêt qu'elle porte à Julien. Ainsi, la passion imite ici la littérature et en appelle à sa médiation.

Extraits : Chapitre 12 (fin) et Chapitre 13 (fin), Livre II

« Une idée l'illumina tout à coup : J'ai le bonheur d'aimer, se dit-elle un jour, avec un transport de joie incroyable. J'aime, j'aime, c'est clair! À mon âge, une fille jeune, belle, spirituelle, où peut-elle trouver des sensations, si ce n'est dans l'amour ? J'ai beau faire, je n'aurai jamais d'amour pour Croisenois, Caylus, et tutti quanti. Ils sont parfaits, trop parfaits peut-être ; enfin, ils m'ennuient. Elle repassa dans sa tête toutes les descriptions de passion qu'elle avait lues dans Manon Lescaut, La Nouvelle Héloïse, les Lettres d'une Religieuse portugaise, etc., etc., Il n'était question, bien entendu, que de la grande passion ; l'amour léger était indigne d'une fille de son âge et de sa naissance. Elle ne donnait le nom d'amour qu'à ce sentiment héroïque que l'on rencontrait en France du temps de Henri III et de Bassompierre. Cet amour-là ne cédait point basement aux obstacles, mais, bien loin de là, faisait faire de grandes choses. Quel malheur pour moi qu'il n'y ait pas une cour véritable comme celle de Catherine de Médicis ou de Louis XIII! Je me sens au niveau de tout ce qu'il y a de plus hardi et de plus grand. Que ne ferais-je pas d'un roi homme de cœur, comme Louis XIII, soupirant à mes pieds! Je le mènerais en Vendée, comme dit si souvent le baron de Tolly, et de là il reconquerrait son royaume ; alors plus de charte... et Julien me seconderait. Que lui manque-t-il ? un nom et de la fortune. Il se ferait un nom il acquerrait de la fortune. Rien ne manque à Croisenois, et il ne sera toute sa vie qu'un duc à demi-ultra, à demi-libéral, un être indécis toujours éloigné des extrêmes, et par conséquent se trouvant le second partout. Quelle est la grande action qui ne soit pas un extrême au moment où on l'entreprend ? C'est quand elle est accomplie qu'elle semble possible aux êtres du commun. Oui, c'est l'amour avec tous ses miracles qui va régner dans mon cœur ; je le sens au feu qui m'anime. »

(...)

Du moment qu'elle eut décidé qu'elle aimait Julien, elle ne s'ennuya plus. Tous les jours elle se félicitait du parti qu'elle avait pris de se donner une grande passion. Cet amusement a bien des dangers, pensait-elle. Tant mieux! mille fois tant mieux! Sans grande passion, j'étais languissante d'ennui au plus beau moment de la vie, de seize ans jusqu'à vingt. J'ai déjà perdu mes plus belles années ; obligée pour tout plaisir à entendre déraisonner les amies de ma mère, qui, à Coblenz en 1792, n'étaient pas tout à fait, dit-on, aussi sévères que leurs paroles d'aujourd'hui. »

N°6 : *Du côté de chez Swann*, Proust

La passion de Charles Swann pour Odette de Crécy ne naît pas d'un coup de foudre. Elle naît d'une lente acclimatation mutuelle qui finit par créer le désir. Swann ne tombe pas

amoureux : il le devient. En fait, il lui faudra transfigurer la beauté d'Odette qui ne lui convient pas en une autre beauté plus conforme à ses normes esthétiques. Assimilée à la Zéphora du peintre Botticelli, la jeune femme est sublimée en œuvre d'art. C'est alors que Swann peut faire entrer l'image d'Odette dans un monde de rêves auquel elle n'avait pas eu accès jusque là. Celle-ci est métamorphosée en une créature imaginaire et recrée par le regard de l'artiste. On retrouve bien là l'amour de cristallisation. Mais, contrairement à ce que décrit Stendhal, Swann ne connaît pas l'euphorie. Lorsqu'il retrouve la raison, il sait qu'Odette est une femme sans qualité.

Extraits : Un amour de Swann

« (...) quand un jour au théâtre il fut présenté à Odette de Crécy par un de ses amis d'autrefois, (...) elle était apparue à Swann non pas certes sans beauté, mais d'un genre de beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir, lui causait même une sorte de répulsion physique, de ces femmes comme tout le monde a les siennes, différentes pour chacun, et qui sont l'opposé du type que nos sens réclament. Pour lui plaire elle avait un profil trop accusé, la peau trop fragile, les pommettes trop saillantes, les traits trop tirés. Ses yeux étaient beaux, mais si grands qu'ils fléchissaient sous leur propre masse, fatiguaient le reste de son visage et lui donnaient toujours l'air d'avoir mauvaise mine ou d'être de mauvaise humeur.

(...) Mais à l'âge déjà un peu désabusé dont approchait Swann, et où l'on sait se contenter d'être amoureux pour le plaisir de l'être sans trop exiger de réciprocité, ce rapprochement des cœurs, s'il n'est plus comme dans la première jeunesse le but vers lequel tend nécessairement l'amour, lui reste uni en revanche par une association d'idées si forte, qu'il peut en devenir la cause, s'il se présente avant lui. Autrefois on rêvait de posséder le cœur de la femme dont on était amoureux ; plus tard sentir qu'on possède le cœur d'une femme peut suffire à vous en rendre amoureux. Ainsi, à l'âge où il semblerait, comme on cherche surtout dans l'amour un plaisir subjectif, que la part du goût pour la beauté d'une femme devrait y être la plus grande, l'amour peut naître – l'amour le plus physique – sans qu'il y ait eu, à sa base, un désir préalable.

(...) Debout à côté de lui, laissant couler le long de ses joues ses cheveux qu'elle avait dénoués, fléchissant une jambe dans une attitude légèrement dansante pour pouvoir se pencher sans fatigue vers la gravure qu'elle regardait, en inclinant la tête, de ses grands yeux, si fatigués et maussades quand elle ne s'animait pas, elle frappa Swann par sa ressemblance avec cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine.

(...) Quoi qu'il en soit, et peut-être parce que la plénitude d'impressions qu'il avait depuis quelque temps, et bien qu'elle lui fût venue plutôt avec l'amour de la musique, avait enrichi même son goût pour la peinture, le plaisir fut plus profond et devait exercer sur Swann une influence durable qu'il trouva à ce moment-là dans la ressemblance d'Odette avec la Zéphora de ce Sandro di Mariano auquel on ne donne plus volontiers son surnom populaire de Botticelli depuis que celui-ci évoque au lieu de l'œuvre véritable du peintre l'idée banale et fautive qui s'en est vulgarisée. Il n'estima plus le visage d'Odette selon la plus ou moins bonne qualité de ses joues et d'après la douceur purement carnée qu'il supposait devoir leur trouver en les touchant avec ses lèvres si jamais il osait l'embrasser, mais comme un écheveau de lignes subtiles et belles que ses regards dévidèrent, poursuivant la courbe de leur enroulement, rejoignant la cadence de la nuque à l'effusion des cheveux et à la flexion des paupières, comme en un portrait d'elle en lequel son type devenait intelligible et clair. Il la regardait ; un fragment de la fresque apparaissait dans son visage et dans son corps, que dès lors il chercha toujours à y retrouver, soit qu'il fût auprès d'Odette, soit qu'il pensât seulement à elle, et bien qu'il ne tint sans doute au chef-d'œuvre florentin que parce qu'il le retrouvait en elle, pourtant cette ressemblance lui conférait à elle aussi une beauté, la rendait plus précieuse. Swann se reprocha d'avoir méconnu le prix d'un être qui eût paru adorable au grand Sandro, et il se félicita que le plaisir qu'il avait à voir Odette trouvât une justification dans sa propre culture esthétique. Il se dit qu'en associant la pensée d'Odette à ses rêves de bonheur, il ne s'était pas résigné à un pis-aller aussi imparfait qu'il l'avait cru jusqu'ici, puisqu'elle contentait en lui ses goûts d'art les plus raffinés. Il oubliait qu'Odette n'était pas plus pour cela une femme selon son désir, puisque précisément son désir avait toujours été orienté dans un sens opposé à ses goûts esthétiques. Le mot d'« œuvre florentine » rendit un grand service à Swann. Il lui permit, comme un titre, de faire pénétrer l'image d'Odette dans un monde de rêves où elle n'avait pas eu accès jusqu'ici et où elle s'imprégna de noblesse. Et tandis que la vue

purement charnelle qu'il avait eue de cette femme, en renouvelant perpétuellement ses doutes sur la qualité de son visage, de son corps, de toute sa beauté, affaiblissait son amour, ces doutes furent détruits, cet amour assuré quand il eut à la place pour base les données d'une esthétique certaine ; sans compter que le baiser et la possession qui semblaient naturels et médiocres s'ils lui étaient accordés par une chair abîmée, venant couronner l'adoration d'une pièce de musée, lui parurent devoir être surnaturels et délicieux. »

3. La passion amoureuse contrariée

3.1. L'amour et le devoir d'honneur

N° 7 : *Le Cid, Corneille*

Corneille est toujours attiré par des âmes fortes et des personnalités fières et puissantes qui ont une haute estime d'elles-mêmes et qui ne veulent pas déchoir à leurs propres yeux. Chez lui, l'amour est la seule passion digne d'être confrontée à la gloire, car ils ont la même essence : l'amour est fondé sur l'estime pour l'être aimé, la gloire est fondée sur l'estime de soi. L'amour cornélien est toujours partagé : il naît par une sorte d'intuition divinatrice ; le héros s'éprend de la femme la plus parfaite qu'il connaisse et celle-ci est séduite par ce désir de perfection qu'elle devine en lui. C'est l'estime réciproque qui nourrit et vivifie leur amour : l'estime attise l'amour et l'amour exalte la gloire. Ainsi, l'amour cornélien est une passion noble qui fait des héros. Toujours confronté à l'honneur, il est contraint de se dépasser et devient plus fort que tout, même la mort. Mais, si le devoir d'honneur règle la conduite des héros cornéliens, il reste impuissant à arracher l'amour de leur cœur, En effet, celui-ci n'altère en rien le devoir de vengeance qui, une fois accompli, laisse aux amants la liberté de satisfaire à leur amour.

Dans *Le Cid*, Corneille, a placé ses personnages principaux dans des conflits opposant l'amour au devoir d'honneur. Ainsi, Rodrigue est tiraillé entre son amour pour Chimène et l'obligation de venger son père humilié par le père de Chimène ; Chimène est partagée entre son amour pour Rodrigue et son obligation de demander sa tête au roi, car il vient de tuer son père. Ces conflits internes créent chez les personnages une véritable crise intérieure et, quel que soit le choix, le résultat est douloureux. Les personnages sont enfermés dans une logique binaire : ils sont face à un dilemme, c'est-à-dire à un choix impossible. On parle de dilemme cornélien ([voir Le saviez-vous N°3](#)). A ce choix impossible ne peut être opposée que la folie ou la mort. Mais, la mort qui s'ensuivrait est évitée, car Corneille établit une hiérarchie entre l'amour et l'honneur : ce dernier doit passer avant les passions. C'est ainsi que, pour Rodrigue, qui avait décidé de mourir, l'honneur dû aux intérêts du sang (venger son père), aux intérêts de l'Etat (sauver son pays des Maures) ou aux intérêts relatifs à l'amour engagé (sauver Chimène d'un mariage avec Don Sanche qu'elle n'aime pas) passe avant l'intérêt qu'il doit porter à sa propre vie. Finalement, Rodrigue sera détourné de son projet suicidaire. Après avoir tué Don Gomez, être sorti vainqueur des morts et vaincu Don

Sache, il finira par épouser Chimène (*voir Le saviez-vous N°4*). Dans l'extrait proposé, Rodrigue est écartelé entre les deux choix qui s'offrent à lui : « tuer le père de Chimène et perdre son amour » ou bien « ne pas venger son père et perdre son honneur, et du même coup l'amour de Chimène ».

Extrait : Acte 1, Scène 6

Rodrigue

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!
Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse:
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?
Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie:
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui cause ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?
Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père:
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère,
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle;
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine:
Allons, mon âme, et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.
Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!

Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutez plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine:
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.
Oui, mon esprit s'était déçu:
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse;
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence.
Courons à la vengeance,
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène!

N° 8 : *Cinna, Corneille*

Contrairement à l'amour racinien, l'amour cornélien doit se contenter du second rang, laissant le premier rang au devoir de naissance, à l'honneur ou à des passions réputées plus nobles comme l'ambition et la vengeance. D'autre part, le tragique cornélien repose sur des conflits nés des situations sociales ou politiques et non de l'influence d'un destin, comme le tragique racinien. En fait, au lourd héritage passionnel des héros raciniens s'oppose le patrimoine d'héroïsme des héros cornéliens : ce sont des héros, issus de héros.

Dans *Cinna*, Emilie, républicaine convaincue, demande à son amant ([voir Clin d'œil N°4](#)), Cinna, de tuer l'empereur Auguste qui a jadis assassiné son père, afin de venger son honneur. S'il le fait, elle l'épousera. Dans l'extrait proposé, elle exprime le violent conflit intérieur qui l'anime. Elle commence à parler de son désir de vengeance : elle éprouve haine et rage contre Auguste. Mais, elle se tourmente, car demander à Cinna de tuer Auguste, c'est mettre la vie du jeune homme en péril. Tout au long de son monologue, son sens de l'honneur familial l'emporte : la vengeance prime sur l'amour ; la raison l'emporte sur la passion. A la fin, c'est l'amour qui triomphe, mais elle lui ordonne aussitôt de s'effacer devant le devoir et de ne pas le combattre.

Extrait : Acte 1, Scène 1

« Emilie
*Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire ;
Durant quelques moments souffrez que je respire,*

*Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré ;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, et l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien :
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ;
L'issue en est douteuse, et le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.
Ah ! cesse de courir à ce mortel danger ;
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus :
Lui céder, c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte :
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ;
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner. »*

3.2. L'amour et la fidélité à un vœu

N°9 : *La Chartreuse de Parme, Stendhal*

Alors que Fabrice Del Dongo est emprisonné à la Citadelle de Parme, il tombe amoureux de Clélia, la fille du gouverneur de cette forteresse, le général Fabio-Conti. Celle-ci aide la tante de Fabrice, la duchesse Sanseverina, à le faire évader. Mais, alors que son père a été neutralisé par un puissant somnifère, elle prend peur, car elle est persuadée qu'il a été empoisonné et qu'elle est complice de ce crime. Elle fait alors le vœu à la Madone de ne plus revoir Fabrice et d'épouser le Marquis Crescenzi que lui destine son père, si celui-ci est sauvé. Fabrice acquitté se réfugie, malheureux, dans les prêches et succède à l'Archevêque. Mais, Clélia, déchirée entre son amour pour le jeune homme et le devoir conjugal, finit par craquer. Pour respecter son vœu fait à la Madone, auquel elle est restée fidèle, elle décide de détourner sa promesse et ne rencontre Fabrice que dans le noir. C'est le début d'une liaison qui durera trois années jusqu'à sa mort.

Extrait : Chapitre XXVIII

« Quant à Clélia, à peine eut-elle entendu les dix premières lignes de la prière lue par Fabrice, qu'elle regarda comme un crime atroce d'avoir pu passer quatorze mois sans le voir. En rentrant chez elle, elle se mit au lit pour pouvoir penser à Fabrice en toute liberté ; et le lendemain d'assez bonne heure, Fabrice reçut un billet ainsi conçu :

On compte sur votre honneur ; cherchez quatre braves de la discrétion desquels vous soyez sûr, et demain au moment où minuit sonnera à la Steccata, trouvez-vous près d'une petite porte qui porte le numéro 19, dans la rue Saint-Paul. Songez que vous pouvez être attaqué, ne venez pas seul.

En reconnaissant ces caractères divins, Fabrice tomba à genoux et fondit en larmes : « Enfin, s'écria-t-il, après quatorze mois et huit jours ! Adieu les prédications. »

Il serait bien long de décrire tous les genres de folies auxquels furent en proie, ce jour-là, les cœurs de Fabrice et de Clélia. La petite porte indiquée dans le billet n'était autre que celle de l'orangerie du palais Crescenzi, et, dix fois dans la journée, Fabrice trouva le moyen de la voir. Il prit des armes, et seul, un peu avant minuit, d'un pas rapide, il passait près de cette porte, lorsqu'à son inexprimable joie, il entendit une voix bien connue, dire d'un ton très bas :

– Entre ici, ami de mon cœur.

Fabrice entra avec précaution, et se trouva à la vérité dans l'orangerie, mais vis-à-vis une fenêtre fortement grillée et élevée, au-dessus du sol, de trois ou quatre pieds. L'obscurité était profonde, Fabrice avait entendu quelque bruit dans cette fenêtre, et il en reconnaissait la grille avec la main, lorsqu'il sentit une main, passée à travers les barreaux, prendre la sienne et la porter à des lèvres qui lui donnèrent un baiser.

– C'est moi, lui dit une voix chérie, qui suis venue ici pour te dire que je t'aime, et pour te demander si tu veux m'obéir.

On peut juger de la réponse, de la joie, de l'étonnement de Fabrice ; après les premiers transports, Clélia lui dit :

– J'ai fait vœu à la Madone, comme tu sais, de ne jamais te voir ; c'est pourquoi je te reçois dans cette obscurité profonde. Je veux bien que tu saches que, si jamais tu me forçais à te regarder en plein jour, tout serait fini entre nous. Mais d'abord, je ne veux pas que tu prêches devant Anetta Marini, et ne va pas croire que c'est moi qui ai eu la sottise de faire porter un fauteuil dans la maison de Dieu.

– Mon cher ange, je ne prêcherai plus devant qui que ce soit ; je n'ai prêché que dans l'espoir qu'un jour je te verrais.

– Ne parle pas ainsi, songe qu'il ne m'est pas permis, à moi, de te voir. »

3.3. L'amour et le devoir conjugal (ou l'échec de l'amour)

N°10 : *La Princesse de Clèves, Mme de La Fayette*

La Princesse de Clèves est l'un des plus grands romans d'amour de la littérature française, écrit dans la ligne du roman précieux. Son intérêt réside dans l'analyse des progrès de la passion chez une femme vertueuse et mariée, malgré ses efforts pour rester maîtresse d'elle-même. On y retrouve le dilemme tragique de l'opposition entre l'amour et la raison comme dans le théâtre cornélien, mais l'amour y est fatalité comme dans le théâtre racinien.

Sévèrement élevée dans la vertu par sa mère, Mlle de Chartres, une très belle jeune fille, épouse, sans l'aimer, mais avec la ferme intention de lui rester fidèle, un homme qu'elle estime, le Prince de Clèves, qui lui voue un amour extraordinaire. Quelques temps plus tard, lors d'un bal, elle rencontre le duc de Nemours, séducteur impénitent et inconstant. Le coup de foudre est réciproque : ces deux êtres semblent faits l'un pour l'autre et prédestinés à s'aimer, mais la princesse n'est plus libre. Celle-ci éprouve bientôt une ardente passion pour le jeune homme et y résiste fermement, car elle prend le plus grand soin de sa réputation. Finalement, elle avoue, à son mari, son amour pour le duc de Nemours, afin qu'il l'aide à le dépasser. Mais, M. de Clèves, persuadé qu'il a été trahi, meurt de chagrin, en accablant la Princesse de reproches. Aussi, se refuse-t-elle à M. de Nemours, repensant continuellement à la crainte de son mari de la voir épouser le jeune homme. Alors que celui-ci essaye de la faire culpabiliser, en la rendant responsable de leur malheur, elle lui déclare son amour et lui annonce qu'elle ne sera jamais à lui. Elle est guidée à la fois par le devoir et la bienséance qui ne lui permettent pas d'épouser le meurtrier de son mari (car c'est ainsi qu'elle considère le jeune homme) et par le besoin de repos et la peur qu'un jour, peut-être, le duc cessera de l'aimer et qu'elle sera livrée aux tortures de la jalousie. Ainsi, la Princesse choisit le devoir qu'elle s'impose par culpabilité et qui ne subsiste que dans son imagination. Comme l'honnête homme du XVII^e siècle (*voir Le saviez-vous N°5*), elle est raisonnable et ne succombe pas à la passion. L'échec amoureux sauve en fait l'amour.

Extraits : 4^{ème} partie

« Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de monsieur de Clèves ; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde ; mais au mien il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi.

(...) néanmoins je ne saurais vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? (...) les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. Rien ne me peut empêcher de connaître que vous

êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie, et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux. Vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi. J'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie.

(...)

Dans cet état néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance ; je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant ; mais en fait-on à un mari, quand on n'a à lui reprocher que de n'avoir plus d'amour ? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours monsieur de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre ? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais.

(...)

Ce que je crois devoir à la mémoire de monsieur de Clèves serait faible, s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos ; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir. Mais quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous.

(...) je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. Monsieur de Clèves ne fait encore que d'expirer, et cet objet funeste est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne vous avait jamais vu ; croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. »

N°11 : Le Bal du Comte d'Orgel, Radiguet

Le Bal du Comte d'Orgel met en scène le désir et le devoir et analyse les tensions qui résultent de ces forces opposées. En cela, il est à rapprocher de *La Princesse de Clèves*.

L'histoire se déroule à Paris en 1920. François de Sérèuse, jeune étudiant devient un intime du Comte Anne d'Orgel et de son épouse Mahaut. Celle-ci aime son mari qui lui retourne une aimable indifférence. Mais, elle a assez d'amour pour deux : son amour est si fort qu'il déteint sur Anne et fait croire à la réciprocité. Lorsque le Comte remarque que le jeune homme est tombé amoureux de son épouse, il commence à l'aimer aussi, comme s'il lui avait fallu une convoitise pour en apprendre le prix. L'existence d'un rival témoigne de l'importance du bien possédé et renforce l'attachement à la personne aimée. Mais, plutôt que de s'en débarrasser, le Comte veut toujours avoir le jeune homme à ses côtés.

Alors que François est tombé immédiatement amoureux de Mahaut, celle-ci a du mal à s'avouer qu'elle l'aime. Elle ne comprend pas tout de suite les sentiments qu'elle ressent, car elle aime son mari. Fidèle à son devoir conjugal, son dernier espoir est que François ne l'aime pas. Mais, malheureusement, en avouant son amour à Mme de Sérèuse, la mère du jeune homme, elle apprend qu'il l'aime aussi. Alors, pour essayer de sauver son mariage et ne pas y faire défaut, elle décide d'avouer à son mari son amour pour François et les affres

dans lesquelles elle se débat. Elle attend de lui qu'il agisse pour préserver leur mariage. Mais, le Comte, toujours sur sa planète faite de plaisirs et de loisirs, est incapable de comprendre les aveux de Mahaut et ne les prend pas au sérieux. Il croit à un malentendu. Ainsi s'achève le roman (Voir l'extrait proposé).

Extrait : 33^{ème} chapitre, fin

Un jour d'aveux bien innocents, le jour où François lui avait serré le bras, on se rappelle que Mahaut avait menti, sans prendre part à son mensonge, et pour ainsi dire entraînée par le courant du langage. Fut-ce par un phénomène du même genre qu'elle dévida d'un seul trait, et sur le ton du reproche, ce qu'elle eût dû s'arracher mot par mot, en souhaitant de mourir en route ?

On pourrait simplement conclure, devant cette scène, qu'un courroux inexplicable poussait Mme d'Orgel à de gênantes méchancetés. Ce fut presque de cette façon que l'entendit Anne. Devant la placidité de Mahaut il se disait que les gens en colère ont souvent cet air calme. Le calme, hélas ! venait de plus loin. Ayant eu le temps de s'habituer à l'idée qu'elle aimait François, elle se rendait mal compte de ce qu'une révélation pareille pouvait produire. Ce fut ce qui lui permit de parler net. A cause de cette netteté, de cette sécheresse, le comte d'Orgel ne comprit pas.

Elle s'en aperçut, s'affola. On est malhabile en face d'un incrédule. Devant l'incompréhension de son mari, la comtesse, qui s'était promis de s'accuser seule, éclata. Et parce qu'elle renforçait son aveu de griefs qu'Anne jugea chimériques, l'aveu, comme le reste, apparut faux à son mari.

Que se passait-il chez Anne d'Orgel? Croyait-il Mahaut, et ses sentiments étaient-ils paralysés par une douleur trop forte ? En tout cas, il ne sentait rien. Il lui sembla que tout lui était égal, qu'il n'aimait pas Mahaut.

Elle se tordait les mains, suppliait.

- N'ayez pas cette figure incrédule. Ah ! si vous sentiez quelle cruauté est la vôtre en m'obligeant à vous convaincre d'une chose dont j'ai un tel désespoir.

(...) - Quoi ! vous partez ? vous allez partir ?

Décidé à ne pas sortir de lui-même, Anne d'Orgel se rassit, en soupirant. Mahaut admit alors que peut-être, derrière cette façade, il y avait en Anne un homme qui souffrait. Et une réponse qui lui avait été dictée par la rébellion, elle la fit d'un ton humble :

- Eh bien, ces idées sont si peu vaines que j'ai écrit à Mme de Séryeuse. Elle est venue. Elle sait tout. Elle n'a pas estimé que c'étaient des enfantillages.

- Vous avez fait cela ! bégaya-t-il.

On sentait si bien l'indignation, la colère dans cette voix, que Mme d'Orgel eut enfin peur. Elle fut sur le point de se justifier.

On sait qu'il était dans le caractère du comte d'Orgel de ne percevoir la réalité que de ce qui se passait en public. Ne comprit-il qu'à ce moment, et à cause de la lettre à Mme de Séryeuse, que Mahaut ne lui avait point menti, qu'elle aimait François ? Anne, que cette scène avait laissé froid, admit qu'il allait peut-être avoir mal. Il eut peur moins de la souffrance que des gestes qu'elle lui ferait accomplir. Il pressentit que peut-être il ne considérerait pas toujours cet aveu comme il persistait de le faire : une inconvenance qui tirait sa gravité d'avoir été publiée. Contrairement aux autres hommes qui se laissent aller à ce qu'ils éprouvent, et songent ensuite aux moyens d'empêcher le scandale, le comte allait professionnellement au plus pressé, c'est-à-dire qu'il exploitait son choc, son hébétude, et, commençant par la fin, gardait pour la suite et pour le moment où il serait seul les angoisses du cœur.

Enfin, il semblait comprendre ! Mahaut voyait bien que sa phrase avait porté. Attendant et souhaitant une tempête, elle ferma les yeux. Mais Anne regrettait déjà d'avoir pu, par des mots prononcés plus fort que les autres, sortir de son cérémonial. Mahaut tremblante l'entendit donc qui disait d'une voix très douce :

- C'est absurde... Il faut que nous cherchions un moyen de tout réparer.

Il y avait entre ces deux êtres une grande distance.

(...) Mahaut regardait Anne, assise dans un autre monde.

De sa planète le comte, lui, n'avait rien vu de la transformation qui s'était produite, et qu'au lieu de s'adresser à une frénétique il parlait maintenant à une statue.

- Allons ! Mahaut, calmons-nous. Nous ne vivons pas ici dans les Iles. Le mal est fait, réparons-le. François viendra au bal. Et peut-être serait-il bon que Mme de Séryeuse vînt aussi.

Puis, l'embrassant sur les cheveux, et prenant congé d'elle :

- François doit faire partie de notre entrée. Vous lui choisirez son costume.

Debout dans le chambranle de la porte, Anne était beau. N'accomplissait-il pas un devoir d'une frivolité grandiose, lorsque, sortant à reculons, il employa sans se rendre compte, avec un signe de tête royal, la phrase des hypnotiseurs :

- Et maintenant, Mahaut, dormez ! Je le veux..

3.4. L'amour et les affres de la jalousie

N°12 : Du côté de chez Swann, Un amour de Swann, Proust

Chez Swann, l'amour est dès le début jalousie. Celui-ci est jaloux de voir Odette de Crécy convoitée par d'autres hommes et cette rivalité renforce peu à peu l'attachement qu'il éprouve pour cette femme qu'il ne trouve pas belle : son amour dépend plus de ses capacités de transfiguration esthétiques que des qualités réelles de la jeune femme (Voir 2.3.). Chez lui, amour et jalousie sont deux passions consubstantielles.

La jalousie de Swann tend à la folie : elle est paranoïa. Il souffre de ne pas savoir ce que fait Odette quand il n'est pas avec elle. Sa jalousie crée alors l'image de la jeune femme qui lui ment et qui le trompe. Elle est suggestion, comme le montre l'épisode des persiennes ([voir Le clin d'œil N°5](#)) proposé. Son pouvoir est si important que finalement elle lui fait découvrir la véritable identité d'Odette, car, sans qu'il le sache, elle le trompe réellement. Mais, sous l'effet de la jalousie, Swann se transforme. Sa jalousie, qui est souffrance, devient aussi plaisir : plaisir de l'enquête, plaisir du voyeur et plaisir de la certitude et de la confirmation du soupçon. Elle va transformer l'autre vie d'Odette en objet d'investigation et Swann en enquêteur qui épie et exerce sa sagacité pour débusquer la vérité.

Extrait : 4^{ème} partie

Elle le pria d'éteindre la lumière avant de s'en aller, il referma lui-même les rideaux du lit et partit. Mais quand il fut rentré chez lui, l'idée lui vint brusquement que peut-être Odette attendait quelqu'un ce soir, qu'elle avait seulement simulé la fatigue et qu'elle ne lui avait demandé d'éteindre que pour qu'il crût qu'elle allait s'endormir, qu'aussitôt qu'il avait été parti, elle l'avait rallumée, et fait rentrer celui qui devait passer la nuit auprès d'elle. Il regarda l'heure. Il y avait à peu près une heure et demie qu'il l'avait quittée, il ressortit, prit un fiacre et se fit arrêter tout près de chez elle, dans une petite rue perpendiculaire à celle sur laquelle donnait derrière son hôtel et où il allait quelquefois frapper à la fenêtre de sa chambre à coucher pour qu'elle vînt lui ouvrir ; il descendit de voiture, tout était désert et noir dans ce quartier, il n'eut que quelques pas à faire à pied et déboucha presque devant chez elle. Parmi l'obscurité de toutes les fenêtres éteintes depuis longtemps dans la rue, il en vit une seule d'où débordait - entre les volets qui en pressaient la pulpe mystérieuse et dorée - la lumière qui remplissait la chambre et qui, tant d'autres soirs, du plus loin qu'il l'apercevait, en arrivant dans la rue, le réjouissait et lui annonçait : « elle est là qui t'attend » et qui maintenant, le torturait en lui disant : « elle est là avec celui qu'elle attendait ». Il voulait savoir qui ; il se glissa le long du mur jusqu'à la fenêtre, mais entre les lames obliques des volets il ne pouvait rien voir ; il entendait seulement dans le silence de la nuit le murmure d'une conversation. Certes, il souffrait de voir cette lumière dans l'atmosphère d'or de laquelle se mouvait derrière le châssis le couple invisible et détesté, d'entendre ce murmure qui révélait la présence de celui qui était venu après son départ, la fausseté d'Odette, le bonheur qu'elle était en train de goûter avec lui. Et pourtant il était content d'être venu : le tourment qui l'avait forcé de sortir de chez lui avait perdu de son acuité en perdant

de son vague, maintenant que l'autre vie d'Odette, dont il avait eu, à ce moment-là, le brusque et impuissant soupçon, il la tenait là, éclairée en plein par la lampe, prisonnière sans le savoir dans cette chambre où, quand il le voudrait, il entrerait la surprendre et la capturer ; ou plutôt il allait frapper aux volets comme il faisait souvent quand il venait très tard ; ainsi du moins, Odette apprendrait qu'il avait su, qu'il avait vu la lumière et entendu la causerie, et lui, qui tout à l'heure, se la représentait comme se riant avec l'autre de ses illusions, maintenant, c'était eux qu'il voyait, confiants dans leur erreur, trompés en somme par lui qu'ils croyaient bien loin d'ici et qui, lui, savait déjà qu'il allait frapper aux volets. Et peut-être, ce qu'il ressentait en ce moment de presque agréable, c'était autre chose aussi que l'apaisement d'un doute et d'une douleur : un plaisir de l'intelligence. Si, depuis qu'il était amoureux, les choses avaient repris pour lui un peu de l'intérêt délicieux qu'il leur trouvait autrefois, mais seulement là où elles étaient éclairées par le souvenir d'Odette, maintenant, c'était une autre faculté de sa studieuse jeunesse que sa jalousie ranimait, la passion de la vérité, mais d'une vérité, elle aussi, interposée entre lui et sa maîtresse, ne recevant sa lumière que d'elle, vérité tout individuelle qui avait pour objet unique, d'un prix infini et presque d'une beauté désintéressée, les actions d'Odette, ses relations, ses projets, son passé.

(...) Sur le point de frapper contre les volets, il eut un moment de honte en pensant qu'Odette allait savoir qu'il avait eu des soupçons, qu'il était revenu, qu'il s'était posté dans la rue. Elle lui avait dit souvent l'horreur qu'elle avait des jaloux, des amants qui espionnent. Ce qu'il allait faire était bien maladroit, et elle allait le détester désormais, tandis qu'en ce moment encore, tant qu'il n'avait pas frappé, peut-être, même en le trompant, l'aimait-elle. Que de bonheurs possibles dont on sacrifie ainsi la réalisation à l'impatience d'un plaisir immédiat ! Mais le désir de connaître la vérité était plus fort et lui sembla plus noble.

(...) Il frappa. On n'avait pas entendu, il refrappa plus fort, la conversation s'arrêta. Une voix d'homme dont il chercha à distinguer auquel

de ceux des amis d'Odette qu'il connaissait elle pouvait appartenir, demanda :

– Qui est là ?

Il n'était pas sûr de la reconnaître. Il frappa encore une fois. On ouvrit la fenêtre, puis les volets. Maintenant, il n'y avait plus moyen de reculer et, puisqu'elle allait tout savoir, pour ne pas avoir l'air trop malheureux, trop jaloux et curieux, il se contenta de crier d'un air négligent et gai :

– Ne vous dérangez pas, je passais par là, j'ai vu de la lumière, j'ai voulu savoir si vous n'étiez plus souffrante.

Il regarda. Devant lui, deux vieux messieurs étaient à la fenêtre, l'un tenant une lampe, et alors, il vit la chambre, une chambre inconnue. Ayant l'habitude, quand il venait chez Odette très tard, de reconnaître sa fenêtre à ce que c'était la seule éclairée entre les fenêtres toutes pareilles, il s'était trompé et avait frappé à la fenêtre suivante qui appartenait à la maison voisine. Il s'éloigna en s'excusant et rentra chez lui, heureux que la satisfaction de sa curiosité eût laissé leur amour intact et qu'après avoir simulé depuis si longtemps vis-à-vis d'Odette une sorte d'indifférence, il ne lui eût pas donné, par sa jalousie, cette preuve qu'il l'aimait trop, qui, entre deux amants, dispense, à tout jamais, d'aimer assez, celui qui la reçoit. Il ne lui parla pas de cette mésaventure, lui-même n'y songeait plus.

4. La passion amoureuse à sens unique (la fatalité de l'amour impossible)

4.1. L'amour conjugal non partagé et la jalousie

N° 13 : La Princesse de Clèves, Mme de La Fayette

Dès qu'il rencontre Mlle de Chartres et sans savoir qui elle est, le Prince de Clèves, être sensible et passionné, en tombe brutalement amoureux et l'épouse. Mais, il ne réussit pas à provoquer l'amour de la Princesse. S'il reste toujours digne, noble, estimable et soucieux des bienséances, la passion le rend insatisfait et jaloux sans cause. Il est bien trop amoureux de

son épouse pour pouvoir dominer sa jalousie. Aussi devient-il soupçonneux, angoissé et torturé : il fait surveiller le duc de Nemours. Mais, n'écoulant pas la totalité du récit de celui qu'il a envoyé épier le duc, il croit que son épouse lui est réellement infidèle. C'est bien là la démarche du jaloux dans sa quête de la vérité : il y a toujours falsification. Le jaloux veut savoir la vérité et cependant il la fabrique : tout ce qu'il voit confirme toujours ses soupçons. Il donne un sens à ce qui en est dépourvu ou bien donne un autre sens que celui qui existe. Il ne perd pas la raison : il déraisonne. La jalousie est une triple souffrance : douleur du soupçon, douleur de l'imagination et douleur du constat tant redouté. Le Prince de Clèves ne peut cesser d'aimer celle qu'il ne croit plus digne de son estime et ne survit pas à ce coup terrible. Dans l'extrait proposé, la Princesse apprend à son époux qu'elle lui a toujours été fidèle, mais celui-ci meurt de ne pas pouvoir la croire.

Ainsi, dans *La Princesse de Clèves*, Mme de La Fayette a-t-elle peint deux types d'amour passionnel : celui, à sens unique, du Prince de Clèves pour son épouse et celui, partagé, de la princesse pour le Duc de Nemours. Mais, elle a une vision très pessimiste de l'amour pur, né de la considération et des mérites, car qu'il soit partagé ou non, il est toujours voué à l'échec : à la mort pour le Prince, à son impossibilité pour la Princesse et le Duc. L'homme n'a aucun pouvoir sur l'amour.

Extrait : 4^{ème} partie

« - Vous versez bien des pleurs, Madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez, et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paraître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affaiblie par la maladie et par la douleur ; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Fallait-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Coulommiers eût si peu de suite ? Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour monsieur de Nemours, si votre vertu n'avait pas plus d'étendue pour y résister ? Je vous aimais jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte ; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris ? J'eusse, peut-être, ignoré toute ma vie que vous aimiez monsieur de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il ; mais sachez que vous me rendez la mort agréable, et qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avais pour vous, la vie me ferait horreur. Que ferais-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, et dont j'ai été si cruellement trompé, ou pour vivre séparé de cette même personne, et en venir à un éclat et à des violences si opposées à mon humeur et à la passion que j'avais pour vous ? Elle a été au-delà de ce que vous en avez vu, Madame ; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner, ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manières qui ne convenaient pas à un mari. Enfin je méritais votre cœur ; encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir, et que je ne puis plus le désirer. Adieu, Madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, et vous connaîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimais, à l'être par des gens qui, en vous témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire. Mais ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il, et vous pourrez rendre monsieur de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus, et faut-il que j'aie la faiblesse d'y jeter les yeux !

(...) Elle lui conta ensuite comme elle avait cru voir quelqu'un dans ce jardin. Elle lui avoua qu'elle avait cru que c'était monsieur de Nemours. Elle lui parla avec tant d'assurance, et la vérité se persuade si aisément lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que monsieur de Clèves fut presque convaincu de son innocence.

- Je ne sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire. Je me sens si proche de la mort, que je ne veux rien voir de ce qui me pourrait faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard ; mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'aie eue pour vous. Je vous prie que je

puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère, et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentiments que vous avez pour un autre.

Il voulut continuer ; mais une faiblesse lui ôta la parole. Madame de Clèves fit venir les médecins ; ils le trouvèrent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours, et mourut enfin avec une constance admirable. »

4.2. L'amour pour quelqu'un qui aime ailleurs et la jalousie

N° 14 : *Phèdre, Racine*

Chez Racine, l'amour est une passion tragique par excellence. En effet, contrairement à Corneille, l'amour passe au premier plan et est toujours irrésistible : la raison et la volonté échouent toujours contre la passion dévorante ; aucun devoir ne lui résiste. Il pousse les héros, pourtant si orgueilleux, à des démarches déshonorantes et humiliantes, comme le mensonge, la perfidie ou les supplications, alors que les héros cornéliens établissent dans leur âme, par la hiérarchie des passions, une glorieuse harmonie. L'amour racinien est toujours un amour impossible, car la passion n'est d'ordinaire pas partagée, l'obstacle étant presque toujours l'être aimé lui-même. La jalousie en est la manifestation essentielle.

Dans *Phèdre*, Phèdre, croyant son mari Thésée mort, déclare son amour à son beau-fils Hippolyte. Celui-ci est horrifié à l'idée d'une relation incestueuse. Mais, bien que Phèdre sache que son amour pour le jeune homme est un amour interdit, elle ne peut s'empêcher de l'aimer et le supplie. Plus tard, lorsque Thésée réapparaît, elle apprend qu'Hippolyte se prétend amoureux d'Aricie, fille de l'ennemi de son mari et qu'il a été chassé du château. Elle devient alors folle de jalousie. Cette fureur jalouse sert de moteur au conflit tragique auquel elle se confronte : Hippolyte ne l'aime pas, non parce qu'il ne peut aimer, mais parce qu'il en aime une autre. Elle ne peut souffrir un bonheur qui l'outrage. Sa jalousie progresse de la simple jalousie à la folie meurtrière : elle fait naître un sentiment de haine envers Aricie. Comme tous les héros raciniens, Phèdre se bat vainement parmi les contradictions insolubles de sa nature : elle est aveuglée par sa passion et évolue entre l'orgueil et l'abaissement. Dans l'extrait proposé, où sa jalousie s'exprime à l'envi, elle est partagée entre d'une part jalousie, colère et folie meurtrière, d'autre part sentiment de culpabilité et tentative désespérée de se disculper.

Extrait : Acte IV, Scène 6

Scène VI.

Phèdre, Oenone

(...)

Phèdre : *Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale !*

Oenone : *Comment ?*

Phèdre :

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.

*Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur ;
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.*

Oenone : Aricie ?

Phèdre :

*Ah ! douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me suis réservée !
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un cruel refus l'insupportable injure,
N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
(...)*

*Au moment que je parle, ah ! mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Oenone ; prends pitié de ma jalouse rage ;
Il faut perdre Aricie, il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères :
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ? et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue ?
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux ;
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible,
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même, de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne ! Un dieu cruel a perdu ta famille :
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit ;*

*Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.
(...) ».*

4.3. La lutte contre l'être aimé

N° 15 : *Andromaque, Racine*

Chez Racine, l'amour est presque toujours à sens unique. La pièce *Andromaque* est même construite sur toute une chaîne amoureuse à sens unique : Oreste aime Hermione, mais celle-ci aime Pyrrhus qui aime Andromaque, qui aime son fils Astyanax et le souvenir de son mari, Hector, tué par Achille, père de Pyrrhus, lors de la guerre de Troie. Dans *Phèdre*, la passion est irrésistible, impossible et conduit à une jalousie sans bornes. Dans *Andromaque*, apparaissent d'autres caractéristiques de la passion racinienne. Celle-ci exclut la tendresse : l'être qui aime n'a aucune pitié pour l'être aimé, si celui-ci est rebelle à sa flamme. Elle est égoïste : elle amène l'amoureux insatisfait à lutter contre l'être aimé pour forcer sa résistance. Elle fait oublier le respect dû à celui-ci et à soi-même et pousse à utiliser menaces de mort et moyens de pression. L'être aimé doit plier et devenir une chose dont on veut pouvoir disposer à son gré.

Andromaque débute avec l'arrivée, à la cour de Pyrrhus, d'Oreste, ambassadeur des grecs. Celle-ci marque le déclenchement d'une réaction qui, de chaînon en chaînon, va faire exploser la chaîne amoureuse. Oreste vient, au nom de la Grèce, exiger de Pyrrhus qu'il lui livre Astyanax, le fils d'Hector et d'Andromaque, car il doit mourir. Celui-ci refuse et espère ainsi qu'Andromaque, reconnaissante, se montrera moins rebelle à son amour. Mais, fidèle à la mémoire d'Hector, la jeune femme se refuse à lui, car il est le fils du meurtrier de son mari. Poussé à bout, Pyrrhus menace de livrer Astyanax aux Grecs. Néanmoins, il est prêt à changer d'avis si Andromaque accepte de l'épouser et la place ainsi dans un dilemme cornélien : choisir entre la mort de son fils et le mariage (Voir l'extrait proposé). La jeune femme finira par accepter de l'épouser, avec la ferme intention de se suicider après la cérémonie.

Extrait : Acte, Scène 4

Pyrrhus, Andromaque, Phoenix, Céphise

Pyrrhus

Me cherchiez-vous, Madame ?

Un espoir si charmant me serait-il permis ?

Andromaque

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.

Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie

Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,

*J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.*

Pyrrhus

*Ah, Madame ! les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.*

Andromaque

*Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?*

Pyrrhus

*Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.*

Andromaque

*Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.*

Pyrrhus

*Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.*

Andromaque

*Et vous prononcerez un arrêt si cruel ?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
(...)*

Pyrrhus

*Eh bien, Madame, eh bien ! il faut vous obéir :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence ;
Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, hâsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande, et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.*

Andromaque

*Hélas ! il mourra donc. Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence.
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...*

Pyrrhus

*Allez, Madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.*